

La Sublime Obeissante

—XOX—

On peut le dire, puisque Sœur Louise est morte.

Le duc de M., frappé par une maladie cruelle, agonisait en son hôtel du boulevard Saint-Germain, et comme il se mourait en pleine gloire, le frivole Paris, aussitôt avverti, par les cent mille voix de la presse, de la grandeur qui sombrait la Paris, pour une heure, était devenu attentif à cette seule chose dont il ne se blaserait jamais ; une agonie.

Le boulevard lui-même en était devenu presque silencieux, autour de la solennelle demeure en laquelle, anxieusement, de minute en minute, derrière les persiennes demi-closes, on attendait la grande et terrible visiteuse : Sa Majesté la Mort !

Une voiture aux aigles de l'Empire était arrêtée dans la cour d'honneur, et les domestiques du duc se répétaient tout bas le nom d'un aide de camp de l'empereur, envoyé par son maître pour prendre des nouvelles du moribond illustre. Les chevaux eux-mêmes, — les chevaux, dit-on, sentent la mort — soudainement dociles, avaient renoncé à battre de leurs sabots le fin gravier de l'allée, et ils ne levèrent même pas leurs fières têtes noires pour dévisager le nouveau carrosse qui entrait à ce moment. Un haut prélat, en robe violette, descendit de voiture. C'était le nonce du Pape. Le duc de M., qui était un homme de foi, avait jadis, au début de sa carrière diplomatique, rendu de grands services à l'Eglise et le Pape, en reconnaissance de ces bons offices, lui envoyait, à l'heure dernière, son ambassadeur lui porter sa suprême bénédiction.

Le nonce fut introduit dans la chambre de l'ancien diplomate. Tout y était silencieux. Quelques médecins, les plus renommés de Paris par leur science, debout au chevet du mourant surveillaient les progrès de l'agonie ; leur attitude pensive disait assez que tout espoir était perdu.

Le duc de M., la tête relevée par ses oreillers, la poitrine haletante, les tempes brillantes de cette affreuse sueur d'agonie, qui est comme le sel de la mort, ouvrait de temps en temps des yeux inquiets autour de lui, mais les paupières retombaient sur ses yeux en s'alourdisant chaque fois un peu plus.

Le nonce s'approcha de l'un des médecins, de cet air d'interrogation muette que nous avons tous à ces heures terribles.

— Excellence, je lui donne encore une heure... au plus !

Le nonce jeta un coup d'œil rapide sur la pendule. Cinq heures allaient bientôt sonner.

— Croyez-vous, demanda le nonce que le mourant puisse supporter l'émotion d'une visite... celle de sa fille ?

Le médecin répondit par un mouvement de tête assez vague.

Le duc de M., ouvrit les yeux. Il entendait encore. Alors le nonce s'approcha de lui, et lentement, à l'oreille, il lui dit ces deux choses : que le Pape lui envoyait sa bénédiction et que, par une insigne faveur et en vertu d'un ordre venu de Rome, sœur Louise, sa fille, la Carmélite, était autorisée à quitter son couvent pour une heure et à venir l'embrasser.

Le visage du mourant s'éclaira du feu follet d'un sourire, il remua les lèvres et, en se penchant, le nonce crut entendre, guère plus puissant qu'un soupir, ce petit mot [dans la mort, comme dans la vie, nous n'avons que de petits mots pour exprimer les grandes choses].

— Merci... merci !...

A ce moment-là même, une voiture était arrêtée à la porte du couvent des Carmélites, et la révérende supérieure entra dans la cellule de sœur Louise, la fille unique du duc de M.... et sa seule parente en ce monde, pour lui transmettre l'ordre de la cour romaine. La Carmélite en écouta la lecture à genoux.

— Allez donc, poursuivit la Révé-

rende Supérieure, puisque c'est l'ordre du Pape. Vous avez une heure. Que Dieu vous accompagne.

La Carmélite se releva sans s'étonner d'un ordre aussi inouï, elle fut prête à sortir pour une heure de ce cloître où depuis près de vingt ans elle était la prisonnière de Dieu et d'où de par une règle austère et inflexible, on ne doit sortir ni vivante ni morte.

Elle monta dans la voiture qui l'attendait et dit seulement aux domestiques ce mot d'angoisse ; — Vite !

Elle croisa les mains sur sa poitrine, derrière laquelle son cœur battait à se rompre et pria pour son père qui agonisait...

Il était cinq heures un quart, à la chambre du mourant, quand sœur Louise monta l'escalier d'apparat garni de plantes rares et bordé de deux rangs de statues de marbre et de bronze ; mais elle passa insoucieuse de ces richesses et traînant sa pauvre robe brune sur le moelleux tapis de Saxe. Elle croisa, sans même le remarquer, le nonce qui descendait cérémonieusement.

Elle entra, courut droit au lit de son père, se jeta à son cou, le baisa au front, se mit à genoux, lui prit les mains à moitié froides et pleura ces larmes humides, inutilement chaudes, hélas ! puisqu'elles ne réchauffent ni nos chers morts refroidis ni nos chers espérances éteintes.

N'importe, l'arrivée de sa fille ranima pour une seconde chez le duc de M.... la lutte suprême entre la vie et la mort.

— Le flambeau jette ses dernières lueurs, dit tout bas un des médecins.

Le timbre sonna cinq heures et demie.

La Carmélite, toujours penchée sur son père, releva la tête, regarda la pendule où les aiguilles d'or marquaient l'heure fatale sur le cadran de marbre et reporta les yeux sur son père.

— Il meurt, il meurt, s'écria-t-elle. Le vieillard devenait affreusement pâle, les plis du visage se creusaient, les yeux chaviraient dans leurs orbites sous des paupières déjà violettes, la poitrine haletait en des soubressauts heurtés sous les hoquets de l'agonie.

— C'est la mort, fit un des médecins. Le duc de M., tenait toujours la main de sa fille dans sa main crispée qui devenait froide. La Carmélite s'agenouilla, le confesseur, du duc commença, à mi-voix, les prières des agonisants ; on ouvrit les portes de la chambre, quelques amis entrèrent et aussi les vieux serviteurs, suivant l'usage des maisons anciennes, qui veut que l'on voie mourir ceux que l'on a vu vivre.

— Tu es venu à temps pour me fermer les yeux, avait dit il y a quelques minutes, le père à sa fille. C'est toi qui me les fermeras.

Elle avait répondu qu'elle aurait ce courage, qu'elle le demandait à Dieu.

Pendant l'agonie continuait, à peine. Cette tempête de la mort secouait furieusement, pour achever de le déraciner, ce vieux chêne d'homme, résumé des forces de toute une race vaillante qu'il finissait.

La Carmélite regarda la pendule. Elle pâlit. On ne lui avait accordé qu'une heure. Il était temps de partir, si elle voulait rentrer à son couvent à l'heure prescrite par la règle.

Elle se leva pour sortir. La main de son père retenait la sienne dans une étreinte douloureuse. Elle le contempla d'un long regard, ce père mourant auquel elle devait d'être à Dieu. Son ascétique visage de Carmélite se plaqua tout à coup de rougeurs vers le front et les tempes. Au fond de ses yeux, d'une angélique douceur de beau soir, éclata soudain l'éclair du désespoir. Elle était debout, presque effrayante à voir, avec les deux torchères de ses grands yeux dilatés, incendiés de toutes les flammes de l'amour humain. Elle se retrou-

vait enfant et femme en somme, et fille de ce mourant adoré.

Il fallait partir, elle demeurait... elle ploya les genoux, se releva, se remit à genoux et pendant une minute encore, mais une seule, les anges qui gardaient ce foyer assistèrent à deux agonies, celle du duc et de sa fille, mais la terre ne connut rien de cette lutte-ci.

Sœur Louise regarda la pendule une dernière fois... et son père qui râlait. Elle sépara très doucement la main du mourant de la sienne.


Un des médecins qui avait vu son geste l'arrêta :

— Restez, madame, lui dit-il.

Je dois obéir à ma règle, dit la Carmélite, et elle partit en priant, emportant, sans s'en douter, dans les plis de sa robe de bure, le diamant éteint d'une larme d'admiration humaine, tombé sur elle des yeux de ce médecin, vétérinaire de la douleur qui lui avait dit : Restez, madame.

Elle ne ferma point les yeux de son père...

Elle rentra dans son cloître une heure, exactement une heure, après son départ, au moment précis où le duc rendait le dernier soupir... et elle se rangea avec ses sœurs, dans le chœur, pour chanter l'office du soir, la sublime obeissante.



L'IMPARTIAL

Publie a 8 et 12 pages, le jeudi de chaque semaine.

Les personnes qui désirent se tenir au courant de tout ce qui se passe dans les centres Acadiens des Provinces Maritimes, ainsi que dans les différentes places des États-Unis où demeurent des milliers des nôtres, ne manquent pas de lire L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est l'organe des populations rurales des Provinces Maritimes.

L'IMPARTIAL est l'ami du progrès sous toutes ses formes. C'est le Journal Acadien le mieux renseigné du Canada.

L'IMPARTIAL donne chaque semaine, un compte rendu de tout ce qui se passe dans le monde.

L'IMPARTIAL donne trois magnifiques Primes valant à elles seules le prix de l'abonnement.

UN DOLLAR vous avez L'IMPARTIAL et les trois Primes.

NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois, Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères, Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois, Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins, Le séduisant brio du parler des Hellènes, Le chaud rayonnement des émaux florentins, Le diaphane et frais poli des porcelaines ;

Elle a les sons moelleux du luth éolien, Le doux babillage du vent dans les blés et les seigles, La clarté de l'azur, l'éclair olympien, Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova, Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe, Elle est la messagère immortelle qui va Porter de la lumière aux limites du globe.

La première, elle dit le nom de l'Éternel Sous les bois canadiens noyés dans le mystère. La première, elle fit monter vers notre ciel Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière ;

La première, elle fit tout à coup frissonner Du grand Meschacébé la forêt infinie, Et l'arbre du rivage a paru s'incliner En entendant vibrer cette langue bénie :

Verbe ailé, sous lequel le despote est muet. Elle transforme en dieu le poète qui tonne, Dans un vol surhumain emporte Bossuet, Et fait Thiers ou Guizot l'égal de Suétone.

Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau, Elle éclaire les arts et guide la science ; Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau, A l'horizon du siècle une lueur immense,

Un jour, d'après marins, vénérés parmi nous, L'apportèrent du sol des menhirs et des landes, Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux, Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

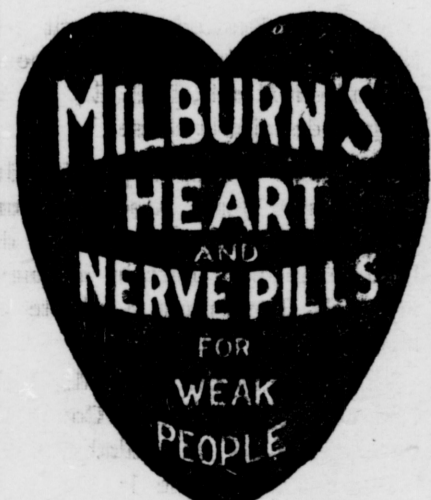
Nous avons conservé l'idiome légué Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises, Et, bien que par moments on le crût subjugué, Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace..... Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer, Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir Empêcher les bourgeons et les roses d'éclorre ; Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir, C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Brille donc à jamais sous les regards de Dieu, O langue des anciens : Combat et civilise, Et sois toujours pour nous la colonne de feu Qui guidait les Hébreux vers la Terre Promise.

W. CHAPMAN



Are a True Heart Tonic,

Nerve Food and Blood Enricher. They build up and renew all the worn out and wasted tissues of the body, and restore perfect health and vigor to the entire system.

Nervousness, Sleeplessness, Nervous Prostration, Brain Fag, Lack of Vitality, After Effects of La Grippe, Anæmia, Weak and Dizzy Spells, Loss of Memory, Palpitation of the Heart, Loss of Energy, Shortness of Breath, etc., can all be cured by using Milburn's Heart and Nerve Pills.

Price 50c. a box or 3 for \$1.25. All dealers or THE T. MILBURN CO., LIMITED, Toronto, Ont.

Burdock BLOOD BITTERS CURES Dyspepsia, Bolls, Pimples, Headaches, Constipation, Loss of Appetite, Salt Rheum, Erysipelas, Scrofula, and all troubles arising from the Stomach, Liver, Bowels or Blood.

Burdock BLOOD BITTERS

Burdock BLOOD BITTERS

Mr. A. Lethbridge, of Ballyduff, Ont., writes: "I believe I would have been in my grave long ago had it not been for Burdock Blood Bitters. I was run down to such an extent that I could scarcely move about the house. I was subject to severe headaches, backaches and dizziness; my appetite was gone and I was unable to do my housework. After using two bottles of B. B. B. I found my health fully restored. I warmly recommend it to all tired and worn out women."

J. H. Myrick & Co.

Importers and Dealers in

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH and

ALBERTON

We have just opened a full and

complete stock of **NEW GOODS.**

We are prepared to supply the wants

of the farmer, fisherman and mecha-

nic.

We invite intending purchasers

to give us a call, and they will find

we can meet all competitors, and

save to them the trouble and ex-

pendence of going to Summerside or

Charlottetown.